

La geste permanente de Gentil-Coeur

Fanny Chiarello

par Pierre Vinclair

Fanny Chiarello est née à Béthune en 1974 et vit dans le bassin minier du Pas-de-Calais.

Après des études de lettres modernes, elle a publié une quinzaine de romans, aux éditions de l'Olivier (dont *Dans son propre rôle*, 2015, Prix Landerneau Découvertes et prix Orange du livre, ou *A happy woman*, 2019, qui relate un mois pas-

sé à New York auprès de la compositrice Meredith Monk, grâce à la bourse Stendhal de l'Institut français) mais aussi Page à Page, La Contre Allée, Cours Toujours ou Cambourakis (*L'Évaporée*, co-écrit avec Wendy Delorme, 2022). Sa poésie est publiée aux *Carnets du Dessert de Lune* et aux éditions de l'Attente. Elle a cofondé avec sa compagne, la percussionniste et compositrice Valentina Magaletti, le label 100% féminin de musique et de poésie expérimentales Permanent Draft

et un groupe de réflexion itinérant pluridisciplinaire, Vertébrale(s), avec la compositrice Aude Rabil-

lon et l'autrice Florentine Rey. Sur la façon dont elle compose ses livres elle écrit : « Chaque jour, je poursuis l'exploration des villes et des campagnes qui m'entourent, en courant ou à vélo, avec mon appareil photo et mon carnet ; ces allers-retours

entre l'extérieur et mon bureau sont devenus ma méthode de travail à part entière. J'applique également ces méthodes lors de mes déplacements et résidences, afin de nouer avec les territoires une forme d'intimité particulière, fondée sur une approche sensorielle qui me semble ajouter une dimension à la simple approche documentée des lieux. »

Site web de Fanny Chiarello, [ici](#).



La chanson et ses gestes

La Geste permanente de Gentil-Cœur est un long poème en 12 chants précédés d'un prologue, chaque section étant introduite par une photographie en noir et blanc. Le prologue et les douze chants sont écrits en vers hendécasyllabes (de 11 syllabes) modernes (au sens où le réglage des -e muets se fait au cas par cas selon le contexte rythmique, non pas conformément à des règles) non rimés.

Après une description, dans le prologue, de ce projet de « chanson de geste », chaque chant relate une séance de « permanence » ayant eu lieu un « jour nombre premier » pendant un mois, entre le 23 mai et le 19 juin. À chaque « permanence », l'autrice se rend en vélo (« Mon Bolide preux mais peu / solide destrier », p. 142) au parc Jean-Guimier de Sallaumines et guette une jeune coureuse à pied de 17 ans environ, aperçue deux fois précédemment dans ce même lieu, et destinataire du texte. L'héroïne de cette « chanson de geste » ne se montrant jamais, le contenu du livre ressortit essentiellement à des descriptions (de lieux, mais aussi de comportements humains ou animaux — cygnes, foulques macroules, cormorans, etc.), glanées par Fanny Chiarello dans le parc ou sur le chemin de sa permanence, par exemple : « un grèbe huppé qui somnolait dans son / hamac d'eau molle plonge pour protéger / son droit à l'image » (p. 114). Ces descriptions qui allient précision et humour sont entrecoupées de souvenirs d'un voyage au sud des États-Unis, qui alimente en quelque sorte la « bande-son » du livre (via les « oreillettes », p. 140, d'un smartphone), avec de nombreuses références à des morceaux, et même l'incrustation de paroles. C'est là qu'on trouve l'explication de l'expression « Gentil-Cœur », déformation de « Oh joli petit cœur » dans une chanson des Magnolia Sisters : « ce joli petit sonne comme jol' tit / et j'entends gentil et je l'aime tant ce / Gentil-Cœur que je le prends à mon compte » (p. 83).

La musique est omniprésente dans la *Geste...*, moins dans les vers hendécasyllabes que sous la forme d'allitérations, comme en témoigne le titre avec son jeu sur « -Ge ». Au moment de conclure, Fanny Chiarello écrit d'ailleurs : « il faut une fin / savoir donner il est temps que cesse cette / geste car je commence je le crains à penser / en assonnances et allitérations » (p. 142). Quelques exemples de cette manière musicale de penser, allitérations en -p puis -f : « le pourtour du parc est ponctué

d'ombres et / entre leurs flaques floues se faufile un chat » (p. 37) ; assonances en -i : « aujourd'hui pas de salopette ni de / marinière mais le short kaki » (p. 98). À cette musique locale s'ajoutent des effets de répétition à un niveau plus macro, comme le retour de « formules » (au sens homérique). On lit par exemple « quand rentré de sa matinée au lycée / tout le monde mange en famille » (p. 37), puis quelques pages plus loin « à midi pile quand les familles puis / redescend » (p. 50) ou « midi l'heure où les familles / alors je joue » (p. 64), la phrase étant dans ces deux occurrences volontairement interrompues après « familles » (la proposition subordonnée manque, donc), comme si en lancer le début suffisait à réenclencher toute la formule. Autre refrain, la chanson *Iko Iko*, originellement intitulée *Jock-A-Mo*, écrite en 1953 par James « Sugar Boy » Crawford à La Nouvelle-Orléans, et qui revient à chaque fois qu'est cité le nom d'Annay (un toponyme sur le chemin vers le parc) : « je n'aime pas les / hiatus ni celui d'à Annay ni du verbe / ahaner aussi ai-je la tentation / de prononcer en Annay or ces syllabes / m'envoient à La Nouvelle-Orléans [...] / jock-a-mo feeno ai na-né / jock-a-mo fee na-né » (p. 31) ou « la gare d'eau d'Annay / jock-a-mo fee na-né » (p. 52) et encore p. 138.

Dans la poésie amoureuse des troubadours, ou dans la poésie italienne de la fin du Moyen-Âge (celle de Dante ou de Pétrarque, deux poètes ayant recours au vers hendécasyllabe), le poème organisait déjà sa musique autour de la célébration d'une aimée absente. Fanny Chiarello revendique avec humour, mais explicitement, cette tradition : « au fil de la performance poétique / dite Geste Permanente de Gentil- / Cœur dont je fus le troubadour tout autant / que factrice de bravoure certes sans / demoiselle au balcon mais avec Graal en / forme de toi j'ai parfois perdu de vue / l'origine du jeu et à quel motif / un jour j'ai décidé de débiter là / la vie nouvelle et laissé l'offre accessible / tromper un instant ton opiniâtre absence » (p. 141). La « vie nouvelle », portée par un chant lui-même neuf, renvoie à la *Vita Nova* de Dante célébrant Béatrice comme l'origine de sa révolution poético-existentielle. Avant de revenir plus bas sur le thème de « l'offre » ici esquissé, il faut noter que dans le poème de Chiarello la radicalité de l'absence (le nom même de la dame est inconnu) explique la « perte de vue » mentionnée. Le poème doit en effet son aspect centrifuge au fait que, faute d'avoir au moins un signifiant auquel s'accrocher pour y greffer ses trouvailles, il se disperse dans l'ensemble des objets du réel. Le défaut radical de la femme aimée (on le sait dès le prologue, les séances de « permanence » seront vaines : « onze autres fois tu n'y étais pas » p. 14) est la contrepartie d'un réalisme amusé à lire comme une allégorie de l'absence : « si ça continue je vais me faire

moi / ici des habitudes et des amis / si ça continue je vais découvrir une / régularité dans le parc Jean-Guimier / à laquelle toi seule et c'est là hélas / à la fois mon drame et mon adrénaline / ferais aussi formidablement défaut » (p. 64), « ce parc est devenu un substitut ou / une allégorie de toi » (p. 68).

D'où cette étrange notion d'« offre », présentée dans le prologue : « dans l'existence terrestre il y a une / offre il y a ceci et cela c'est l'offre / le plus souvent elle ne correspond pas à / ta demande et parfois si un peu » (p. 10). La dame, que le chant célèbre, est précisément l'objet d'une demande jamais comblée, toujours échappant : non seulement on la guette en vain, mais ici elle n'a été aperçue qu'en train de courir. L'offre effective est constituée au contraire de l'ensemble des choses qui n'existent que trop, saturant le réel : « je poursuis ce qui n'existe pas ou peu / autrement dit j'envisage bien de me / servir selon ma convenance au sein de / l'offre au point P ou pourquoi pas d'y courir / à corps perdu avec yeux écarquillés / ce serait comme ressusciter ici / une nouvelle vie une vie minime. » (p. 16). Reste que le livre est entièrement baigné d'un humour, parfois d'une franche ironie, qui semblent circonscrire le projet de Vita nova à l'amusement. S'est-il passé quelque chose d'important, entre le mois de mai et le mois de juin, ou Fanny Chiarello ne nous a-t-elle proposé qu'une aimable pochade ? L'intérêt est sans doute de ne pas trancher, laissant au lecteur réel ces deux possibilités : dans ce parc il s'est passé le plus important, et il ne s'est rien passé du tout. Le sens de la vie est en jeu, mais en creux, dans tout ce qui nous arrive d'insignifiant.

Deux pigeons réels

L'extrait étudié est constitué de l'ensemble de la p. 94. Il s'agit des derniers vers de la huitième permanence, celle du vendredi 7 juin. Après une photographie représentant une vieille dame et son chien (image décrite p. 92), la séquence a débuté par des considérations sur le mauvais temps, puis la description de cygnes déjà présents dans les chants précédents (par ex. p. 22 ou p. 82). La « permanence », avec cette pluie, semble un peu déprimante, et le chant est particulièrement bref : seulement 4 pages (c'est le plus court du livre). La dernière d'entre elles nous intéresse, lorsque l'autrice rentre chez elle et tombe sur un couple de pigeons.

La scène est relatée sur 18 vers. L'ensemble n'est pas ponctué, mais on peut tout de même distinguer des phrases, et des mouvements textuels différents : du début « quand je quitte » (v. 1) jusqu'à « sur le dos de son compagnon » (v. 6-7), le comportement des deux pigeons est décrit. En l'occurrence, « l'un des deux sautant / se trouve soudain debout sur le dos de/ son compagnon » (v. 5-7). Dans un deuxième temps, l'autrice cherche à interpréter ce comportement, de « ça ne dure qu'un instant » (v. 7) à « aucun ne s'en émeut » (v. 12-13) : elle écarte l'interprétation sexuelle (« sans qu'il soit apparemment question d'accouplement », v. 9-10) pour préférer un rappel incongru de cérémonies indiennes : les deux pigeons en s'empilant l'un sur l'autre constitueraient « un simple totem aviaire éphémère » (v. 11). Ce comportement des pigeons déclenche dans une troisième partie une adresse à la jeune fille dont le livre est la célébration et la recherche, de « si seulement tu étais / auprès de moi » (v. 13-14) à la fin de l'extrait.

Pendant l'ensemble de cette huitième permanence, la « jeune fille » semblait sortie des préoccupations du poème, qui n'en parlait plus ni même ne s'adressait à elle : Fanny Chiarello se contentait de décrire ce qu'elle voyait. On peut comprendre ce retour soudain de la dame de plusieurs manières : directement par rapport au comportement des pigeons, ou indirectement par rapport à celui des autres passants.

Par un rapport aux pigeons, d'abord : il est courant qu'un poème fasse de comportements animaux des sortes d'allégories. Que dit cet empilement d'oiseaux, dont il est souligné qu'il ne ressortit pas à l'accouplement ? « j'appuierais sur toi mon rire / et toi le tien sur le mien » (v. 14-15) : moins qu'objet d'une consommation amoureuse,

la femme aimée vaut donc comme support existentiel. Dans la fable de La Fontaine, « Les deux pigeons », la morale soulignait déjà : « Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste ». Mais ici, les deux pigeons ne se contentent pas d'allégoriser les rapports de l'autrice et de l'objet de son chant. Ils mettent aussi en évidence le comportement des autres passants : « si les gens qui m'entourent le voient aucun / ne s'en émeut » (v. 12-13), et c'est cette indifférence qui déclenche l'adresse, négativement, comme un refus de l'insensibilité des gens aux signes du monde. Fanny Chiarello dénonce, dans d'autres passages, les logiques destructrices du monde moderne, et le recours à une forme poétique si explicitement ancienne est aussi à comprendre dans l'horizon d'un tel refus. Si bien que la jeune fille idéalisée apparaît comme une sorte de compensation, un objet transitionnel fantasmatique, qui permet au poète de supporter ses insupportables semblables.

Mais ce n'est pas tout, car la jeune fille (dont l'image est à la fois positivement éveillée par le comportement des pigeons, et négativement par celui des badauds) apparaît ici comme le destinataire d'un don défini comme le négatif de son absence : « j'aimerais te donner tout ce que je / collecte ou distille ou attrape au vol tout / ce discret trésor de réel c'est pour toi » (v. 16-18). Par l'intermédiaire de l'alchimie du poème (quelque chose se « distille »), l'objet de plus haute valeur (le « trésor ») n'est plus la dame (qui en est seulement l'occasion et le prétexte), mais le réel tout entier, malgré et contre « cette / entreprise de destruction massive à / quoi l'on donne le nom de l'Espèce humaine. » (p. 136). Le dieu que célèbre l'empilement des deux pigeons, n'est autre que le réel. Par l'adresse à la dame ce réel est sauvé, dans un livre. Le véritable réalisme est un idéalisme.

Pistes pédagogiques

Parcourir les mots

En observant l'objet livre de Fanny Chiarello, les élèves éprouveront d'emblée le décalage qu'il opère avec les œuvres poétiques qu'ils ont pu rencontrer. Après les principales clés de compréhension fournies par la quatrième/première de couverture, ils regarderont les photos placées au début de chaque nouvelle journée, de même que les différents signes d'enluminure qui séparent des strophes de longueur variable. Ils seront ainsi amenés à s'intéresser à la forme textuelle déployée, du journal intime évoqué par les dates ouvrant les différentes parties d'un texte apparaissant continu par l'absence de ponctuation, en passant par la versification régulière de l'hendécasyllabe, héritage assumé de « la geste », forme de poésie épique.

Les écarts comme les échos (par exemple les enluminures des manuscrits) avec la chanson de geste médiévale seront alors remarqués. Ni hauts faits ni personnage légendaire ici, mais une jeune femme qui espère en revoir une autre (« avec Graal en forme de toi », p.141) en circulant sur ce qu'elle nomme « Mon Biclou », mais aussi « Mon Bolide preux mais peu solide destrier » (p.142). Sur le modèle de ce parcours d'artiste cycliste, on invitera les élèves à repérer les niveaux lexicaux pour les faire circuler dans une langue feuilletée, où les « brimborions has been » (p.132) se mêlent au langage et aux références actuelles,

parfois prosaïques, où le français, voire l'ancien français, côtoie tout naturellement la langue anglaise : « j'aurais pu appeler cestui pecan pie » (p.25) – afin de percevoir que la geste de l'héroïne est aussi celle d'une langue qui s'invente.

D'images et de sons

Si le parcours que développe cette geste est celui des mots, sans « embarras d'alambiqués ahanelements » (p.142) mais pouvant signaler « des trucks des snacks et des juke-box » (p.32), il est aussi parcours des sonorités et des lieux précis traversés comme remémorés, dans le Pas-de-Calais comme en Louisiane. Afin de rendre compte de ces diverses dimensions que prend *La geste permanente de Gentil-Cœur*, et de les expérimenter en quelque sorte à leur tour, les élèves pourront préparer une capsule vidéo. Des contraintes d'écriture comme de forme leur demanderont non seulement de présenter leur fiche de lecture de l'ouvrage mais aussi de montrer les paysages mentionnés, la faune et la flore observée, de proposer une mise en voix d'un extrait, tout en faisant entendre un morceau de musique « country cajun folk zydeco jazz et blues » (p.33) choisi parmi la play-list de l'auteure telle qu'offerte en fin d'ouvrage.

par
Vanessa Forsans

Œuvres écho



Le gamin au vélo,
long métrage de
Jean-Pierre et Luc
Dardenne, 2011

*Tentative d'épuisement
d'un lieu parisien, récit*
de Georges Perec, 1983,
Éd. Christian Bourgois



Le sel de tes yeux,
roman de Fanny
Chiarello, 2020, Éd.
de l'Olivier